

Elle

Un film réalisé par
Paul Verhoeven

Sélectionné au Festival de
Cannes 2016

Avec Isabelle Huppert, Laurent
Lafitte, Charles Berling...



Synopsis

Dans sa belle maison de banlieue parisienne,

Michèle est agressée alors qu'elle est seule chez elle. Inébranlable, elle ne porte pas plainte et tente de reprendre le cours normal de sa vie : entre la gestion d'une société de jeux vidéo, sa liaison avec le mari de son associée et les frasques de son fils, Michèle a de quoi s'occuper. Jusqu'au jour où un jeu inquiétant s'installe entre elle et son agresseur, venu à nouveau lui rendre visite...



À propos du film.

- *Elle* est l'adaptation de *Oh...* de l'écrivain français Philippe Djian, qui avait séduit lors de sa parution en 2012.
- Il s'agit du premier film de Paul Verhoeven à être tourné en langue française, avec des acteurs français. En outre, le réalisateur a choisi d'apprendre notre langue afin de pouvoir communiquer comme il le souhaitait avec les équipes du film.
- Avant de se tourner vers la France, Paul Verhoeven souhaitait réaliser son film aux États-Unis, entre Boston et Chicago. « *C'était compliqué, d'un point de vue financier, et aussi artistique : on s'est rendus compte qu'aucune actrice américaine n'accepterait de jouer dans un film aussi amoral. (...) Alors qu'Isabelle Huppert, que j'avais rencontrée au tout début du projet, était très partante pour faire le film* », se souvient le cinéaste.
- Dans le film, Michèle travaille dans l'univers du jeu vidéo. Un choix propre à l'adaptation, puisque le livre situait son action dans le milieu du cinéma. « *Dans le livre, Michèle et Anna travaillaient dans l'écriture de scénarios mais cette activité me semblait un peu ennuyeuse à filmer, pas visuelle du tout !* », confie Paul Verhoeven.



“Le Hollandais violent”

Paul Verhoeven est un cinéaste néerlandais, né le 18 juillet 1938 à Amsterdam, qui a construit le plus gros de sa carrière aux Etats-Unis., il est connu pour avoir réalisé des oeuvres provocatrices, parfois violentes (*RoboCop*, *Total Recall*) ou érotiques (*Basic Instinct*, *Showgirls*). On l'a parfois surnommé « le Hollandais violent ».

Le réalisateur.

- Très marqué par la Seconde Guerre mondiale, dont il est un témoin direct dans son pays occupé par les Allemands, Paul Verhoeven garde le souvenir de scènes terribles.
- En 1955, ses parents l'envoient passer une année en France. Il y rencontre un professeur qui lui fait découvrir les grands classiques du cinéma dans le cadre de son ciné-club. Il estime que la naissance de sa vocation de metteur en scène remonte à cette époque.
- Diplômé en mathématiques et en physique, Paul Verhoeven découvre réellement sa vocation de cinéaste lors de ses études à l'université de Leiden en réalisant plusieurs courts métrages.
- Il rejoint la marine néerlandaise et c'est dans ce service qu'il découvre la technique sur pellicule en réalisant des documentaires. Il est engagé par la télévision du pays ; son premier succès vient en 1969 avec la série télévisée *Floris*. Son premier film, *Wat Zien Ik?*, sort en 1971 mais n'est pas particulièrement bien reçu. Son premier succès national vient avec *Turks Fruit* en 1973. Il continue à bâtir sa renommée et à la suite de quelques succès internationaux, tel *Soldaat van Oranje* qui obtient le Golden Globe, il émigre aux États-Unis.
- De l'autre côté de l'Atlantique, il change de style. Il dirige des films à gros budget, tels *RoboCop* (1987) pour lequel il obtient un Saturn Award du meilleur réalisateur, et *Total Recall* (1990) qui ont la particularité de mélanger pur divertissement et critique acerbe des dérives de la société contemporaine, celle des États-Unis en particulier. Il continue ses succès avec *Basic Instinct* (1992) qui fait l'ouverture du festival de Cannes cette année-là.



Une violence dénonciatrice.

- Après *Showgirls* (1995), Paul Verhoeven revient à la violence qui a marqué ses premiers films et réalise *Starship Troopers* (1997) et *Hollow Man* (2000). *Starship Troopers* lui permet de renouer avec son style provocateur et iconoclaste à l'intérieur du cinéma hollywoodien : cette fois-ci, il s'attaque au culte du militarisme et aux mécanismes de propagande des masses. Le film adopte un style outrancier et emprunte à l'imagerie fasciste pour mieux la ridiculiser, mais une partie de la critique américaine ne le suit pas et le traite de « fasciste ». *Hollow Man* aborde quant à lui le mythe de l'homme invisible. Il se heurte une nouvelle fois à la censure américaine confirmant sa réputation d'auteur sulfureux (loin du gentil homme invisible habituel, son héros est jaloux, voyeur et violent).
- En manipulant le soufre et la dérision, Paul Verhoeven a imposé, dans les années 1990, des blockbusters à double détente, à la fois jouissifs et intelligents. Il n'a pas seulement fait croiser les jambes de Sharon Stone (dans *Basic Instinct*), exploré les rêves d'Arnold Schwarzenegger (dans *Total Recall*), inventé le flic du futur (dans *RoboCop*) ou flirté avec Leni Riefenstahl (dans *Starship Troopers*). Il est parvenu à déployer un art subtil de l'ironie au sein du film à grand spectacle.
- Souvent décriés au moment de leur sortie, ses prétendus mauvais films deviennent cultes avec le temps, pour les raisons mêmes qui leur avaient valu l'opprobre du public ou de la critique.

Un artiste innovant.

- En septembre 2011, il développe grâce à la société néerlandaise FCCCE le projet *Entertainment Experience*. Sur un site Internet, de nombreux internautes participent au développement d'un film, du scénario jusqu'au tournage, en passant par le choix des musiques. L'actrice Kim van Kooten écrit une ébauche de scénario et ce sont les internautes qui ont suivi. Plusieurs versions amateurs du film sont tournées, en plus de celle réalisée de manière professionnelle par Paul Verhoeven, *Tricked*, d'une durée de seulement 55 minutes. En raison de son format atypique, le film peine à trouver des distributeurs. Il est malgré tout présenté dans certains festivals, comme Rome ou TriBeCa. En France, le film sort en vidéo le 2 avril 2014.



Critique – *Elle* : au cœur du trouble.

In media res : *Elle* s'ouvre à vif, sur la scène de viol de l'héroïne. Le ton est donné ; un chat est spectateur de la scène et semble même ronronner. Cette ironie sera constante tout au long du dernier film de Paul Verhoeven, et chaque séquence peut difficilement laisser le spectateur indifférent.

Michèle ne réagit pas comme la *doxa* le voudrait : elle n'appelle pas la police, mène sa routine quotidienne et annonce presque sur le ton de la blague à son entourage qu'elle a été agressée dans sa propre maison. L'héroïne n'est jamais là où on l'attend, et Isabelle Huppert endosse ce rôle ambigu et énigmatique à merveille. Insondable, Michèle flirte avec la folie, la culpabilité, le désir. On retrouve en elle tous les personnages passés de l'actrice : l'héroïne de *La Pianiste* de Haneke, crue et névrosée, la femme solide de *l'Ivresse du pouvoir*, et bien d'autres encore. Ainsi, Isabelle Huppert campe au sommet de son art. Mais elle n'est pas seule : nos acteurs français, Charles Berling, Virginie Effira, Laurent Lafitte, Anne Consigny sont ici à contre-emploi. Le réalisateur a su instrumentaliser habilement l'image qu'ils ont auprès du public français et leur présence dépasse le stade du second rôle.

Dans la première partie de son film, Verhoeven manie à merveille l'art du thriller hitchcockien : le spectateur redoute constamment de nouvelles agressions alors qu'il regarde Michèle se prélassait dans sa maison bourgeoise. Puis, c'est le goût du cinéaste pour la transgression qui prime au sein de la seconde moitié du film ; la crudité et la cruauté interpellent, et Paul Verhoeven prouve encore une fois qu'il est maître dans l'art de bousculer les codes des différents genres cinématographiques auxquels il s'attaque.

S'instaure alors une relation malsaine entre Michèle et l'homme masqué, renversant la balance victime/agresseur, proie/prédateur. Michèle choisit de vivre ses fantasmes plutôt que d'attendre, pétrifiée et impuissante, une prochaine visite ; elle pose en égal vis-à-vis de l'homme qui la tourmente. Verhoeven nous montre par-là la multiplicité des sexualités, totalement dissociable du genre sexué. Les critiques qui ont estimé que Verhoeven semblait faire l'apologie du viol et de la misogynie par son film ont tiré des conclusions hâtives : séquence après séquence, le spectateur ne peut que se rendre compte de la supériorité de cette femme qui traite les hommes tels des objets.

Dix ans que l'on attendait une nouvelle œuvre du Hollandais violent. À nouveau, sa réputation est sauvée : le spectateur est malmené, posé dans une situation inconfortable. Entre farce et drame social, atmosphère polyphonique, *Elle* interpelle, et on aime cela.



A l'origine, espériez-vous qu'Elle serait un film américain?

Oui, ne serait-ce que pour des raisons commerciales. Un film américain a plus de potentiel à l'international. Le producteur, Saïd Ben Saïd, bien que français, a travaillé avec Polanski et De Palma sur des films en langue anglaise. Je suis donc allé voir un scénariste américain, David Birke, qui a fait du très bon boulot en adaptant le roman de Philippe Djian, *Ob...*

Mais le script s'est heurté à une certaine animosité: l'histoire de cette femme violée aurait été acceptable si elle avait décidé de se venger, or elle ne réagit pas comme prévu. Quels qu'aient été nos arguments, tous les partenaires financiers ont dit non. Au bout de trois mois, Saïd a décidé de produire le film en France. J'ai pris une grande respiration et j'ai accepté.

La langue importe peu finalement, car on retrouve dans Elle des thématiques qui vous sont chères et qui vous ont injustement valu d'être traité de misogynie: le côté obscur du désir féminin, le conflit entre l'homme qui se prend pour Dieu et la femme qui lui rappelle sa mortalité, comme Elisabeth Shue, qui brûle Kevin Bacon dans Hollow Man en lui hurlant: « Tu t'es pris pour Dieu, je vais te montrer Dieu »...

Vous savez que je n'ai écrit quasiment aucun de mes films! Je les ai juste mis en scène.

C'est un peu facile de vous protéger derrière le scénariste. Alfred Hitchcock non plus n'a écrit aucun de ses films, pourtant c'est bien un auteur.

J'espère que vous avez compris mon ironie, quand je disais cela. J'assume ce que j'ai fait et je suis conscient des récurrences. Néanmoins, le contenu est avant tout l'œuvre de scénaristes...

... qui écrivent les scènes d'une certaine manière s'ils savent que c'est vous qui les réalisez...

En gros, vous êtes en train de dire que je me répète!

Non. Vous filmez des variations de vos obsessions, ce qui fait de vous un auteur.

Pardon, mais vous dites que tous mes films parlent de pouvoir et de femmes dominatrices. En toute honnêteté, je n'y avais jamais pensé. Cela ne veut pas dire que c'est faux, mais je ne regarde pas ma filmographie comme un bloc. Pour moi, chaque long-métrage est différent du précédent. Cela dit, il est probable qu'il y ait une partie de moi que j'ignore. Maintenant que vous l'avez découverte, je peux mourir... J'ai toujours pensé que François Truffaut avait détruit Alfred Hitchcock en lui démontrant, à travers leurs longs entretiens, à quel point il était un auteur. A la sortie du livre, Hitchcock a pris cela comme une vérité et il n'a plus jamais fait de bon film.

C'est également arrivé à beaucoup de cinéastes sélectionnés à Cannes, faites attention! Et Elle, qui y est présenté, pourrait s'apparenter à un thriller hitchcockien. Sauf que vous êtes plus complexe que Hitchcock, qui était un réalisateur « contrebandier », comme dirait Martin Scorsese, c'est-à-dire un réalisateur qui arrive à faire son cinéma en douce. Je vous vois davantage comme un terroriste, dans le sens où vous faites sauter toutes les conventions propres au film de genre.

Je ne me suis jamais considéré comme un réalisateur de film de genre. Je choisis les sujets qui me plaisent. Je me définis aussi par une absence de concessions qui fait de moi, aux yeux de Hollywood, quelqu'un de suspect et dangereux.

Etes-vous donc prêt à refaire un film en France?

Bien sûr! Ou en Hollande, ou en Allemagne... La dernière fois que j'ai lu un script intéressant aux Etats-Unis, c'était le remake d'un film hongkongais. J'étais partant... Apparemment, j'étais le seul: personne n'a jamais voulu le financer.

Comment vivez-vous votre divorce d'avec Hollywood?

Comme une fuite. Comme si j'étais un fugitif... Ils me jugent trop subversif. A l'époque, un producteur comme Mario Kassar me laissait une liberté totale. Son seul souci était d'avoir l'accord d'Arnold Schwarzenegger, de Michael Douglas ou d'une star de ce calibre. Si j'aimais le script mais que l'acteur disait non, le film se faisait sans moi. Dans le cas contraire, tout roulait. Il ne vérifiait rien d'autre que le respect du budget. Les rapports étaient simples, directs, humains.

Confirmez-vous une crise des bons sujets à Hollywood?

Vous voyez bien ce qui sort! Ah si! Il y a eu *The Revenant*, avec DiCaprio. Ça, c'est un film personnel! Ce qui prouve que c'est encore possible... Mais c'est exceptionnel. La norme, c'est les remakes et le filon des superhéros. Superman contre Spiderman, Iron Man contre Superman, etc. Que les gens aillent voir ça m'étonne encore.

